



Réception de Michel Brix

DISCOURS D'ANDRE GUYAUX

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 17 NOVEMBRE 2018

Monsieur et cher Michel,

Soyez le bienvenu parmi nous. D'autant que si vous m'autorisez à taquiner votre légendaire modestie, je dirai que vous n'entrez pas seul dans notre académie. Les écrivains du XIX^e siècle que vous aimez, que nous aimons, vous accompagnent. Nerval bien sûr, mais aussi Stendhal, Flaubert, Baudelaire, Gautier, Dumas, Pétrus Borel. Je ne sais pas dans quel ordre les citer. Et la liste pourrait être plus longue si elle devait refléter fidèlement la compétence de dix-neuviémiste qui est la vôtre. Vous êtes un lecteur insatiable des écrivains du siècle que j'appellerai, à l'ancienne, le siècle romantique, parce qu'il me semble que vous fréquentez un peu moins ceux qui prennent la relève dans les dernières décennies du XIX^e siècle. Votre siècle romantique ne s'aventure guère au-delà du Second Empire, au moment où Verlaine, Rimbaud, Mallarmé ou Laforgue épuisent les dernières espérances collectives.

Parce que j'avais eu cette curiosité, vous m'avez fait l'amitié de me confier dans quelles circonstances vous avez découvert Nerval, quel était votre premier souvenir de lui. Vous étiez au collège, vous aviez douze ou treize ans, et l'un de vos professeurs vous avait fait lire *Fantaisie* :

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Son âme, dit le poète, rajeunit de deux cents ans quand il vient à l'entendre, cet air, qui lui fait apparaître un château, des parcs, une rivière et des fleurs, et une dame :

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis treize ; et je crois voir s'étendre
Un coteau vert, que le couchant jaunait,

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs ;

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue... – et dont je me souviens.

Le même professeur vous avait fait lire *Le Dormeur du val*, de Rimbaud. Ainsi quelques grands poètes ont eu l'heureuse idée, comme en marge d'une œuvre moins accessible, de réserver quelques vers aux enfants des écoles, pour éveiller leur sensibilité à la poésie. Ils ont bien fait. Nous devons beaucoup à ces premières lectures. Baudelaire dit dans *Le Peintre de la vie moderne* que « le génie n'est que l'enfance retrouvée à volonté ». La recherche sur la poésie retrouve elle aussi quelque chose de l'enfance. Du moins je veux le croire, je veux croire que plus tard, en lisant les poètes aux autres âges de la vie et en essayant de les commenter, nous conservons l'émotion de nos premières lectures.

Votre professeur de français, au collège, a en tout cas contribué à sa manière à faire de vous l'éminent spécialiste de Gérard de Nerval que vous êtes devenu. Vous avez soutenu, à Louvain, en 1986, une thèse sur *Nerval journaliste* dirigée par Jean Guillaume puis par Jean-Claude Polet. Vous avez établi, à la suite de votre thèse, une monumentale bibliographie des écrits de Nerval ; vous avez signé, avec Claude Pichois, la biographie de référence du poète, publiée chez Fayard en 1995 ; vous avez

contribué à l'édition des *Œuvres complètes* de Nerval à la Pléiade, notamment pour *Les Filles du feu* et pour *Aurélia* mais aussi, dans le tome I, pour les chroniques de presse de Nerval : vous avez transformé le chaos des attributions en paysage équilibré ; vous avez fait le tri. Vous avez aussi consacré à Nerval de nombreux articles, toujours parfaitement informés.

C'est une de vos grandes qualités : le sens de l'information vérifiée à la source, d'où se dégage l'hypothèse. Car vous n'avez peur ni de la part érudite de la recherche – vous êtes un savant accompli et assumé – ni de la part d'incertitude à laquelle tout historien doit répondre.

Je parlais du risque de l'hypothèse. Si l'on s'arrête à votre placidité toute wallonne, on ne vous comprend pas, je dirais même qu'on se méprend sur vous. Vous avez le sens de la controverse et du combat, de l'engagement intellectuel, de l'hypothèse qui fait débat : les hugoliens ne restent pas indifférents à ce que vous écrivez sur Victor Hugo. Vous allez volontiers vers les sujets sensibles : les relations entre Sainte-Beuve et Victor Hugo, par exemple, ou le poème en prose et le vers libre, sujets éternellement et âprement débattus, ou la postérité romantique du marquis de Sade, ou l'anticléricalisme des croyants, sujet sensible s'il en est dans nos régions : vous y intégrez Chateaubriand, Sainte-Beuve et Balzac. Je vous suggère d'y joindre Baudelaire, qui priait mais qui sortait d'un confessionnal en traitant d'imbécile le prêtre qui avait tenté de le confesser.

Je vois dans vos choix de carrière un reflet de cette apparente contradiction entre votre flegme et les controverses que vous avez parfois provoquées. Vous êtes resté attaché à votre région, à votre maison, à l'Université de Namur – les facultés Notre-Dame de la Paix, comme on l'appelait naguère – mais vous voyagez beaucoup, vous aimez traverser les frontières. Êtes-vous un localiste ou un mondialiste, un enraciné ou un déraciné ? Je ne sais pas, mais j'aime ce choix de carrière qui est un choix de vie et qui implique la lucidité, la fidélité et la liberté. Et l'université, c'est peut-être cela, une tour bien implantée et un rayonnement universel.

Je parlais de votre fidélité. Vous ne m'en voudrez donc pas d'évoquer à travers vous la mémoire de deux figures du Haut Enseignement, de deux maîtres qui ont été vos mentors dans le monde de la recherche littéraire : Jean Guillaume et Claude Pichois. Deux grands savants, qui vous ont transmis leur passion. Et qui ont su vous distinguer, vous encourager au moment où votre vocation affleurerait.

Le père Jean Guillaume, né en 1918, aurait eu cent ans cette année. Je ne l'ai croisé qu'une fois. Nous avons échangé quelques mots, mais parmi ces quelques mots, il y avait le nom de Jenny Colon, l'amie de Gérard de Nerval. Cet homme d'église était fasciné par les amours de Gérard de Nerval. Il voulait en savoir toujours plus sur cette célèbre liaison. Il y mettait toute sa rigueur, et un peu de cette sensibilité devant le mystère des âmes qui est la mission d'un homme de foi. Jean Guillaume était poète lui-même. À côté de ses travaux sur Nerval et d'une édition critique des *Chimères* qui est un modèle du genre, et d'une thèse sur Charles van Lerberghe, il laisse une œuvre en vers wallons. C'est le père Guillaume qui vous a mis le pied à l'étrier. Il faisait aux Facultés de Namur un grand cours de littérature sans frontières, comme on n'en fait plus guère, où il était question de Dante, de Cervantès, de Shakespeare et des romantiques allemands, entre autres. Il vous a ensuite initié à la méthode dite du mot-thème, qui consistait à repérer les occurrences d'un terme et à faire défiler les contextes, en les confrontant. Mais il découvrait en même temps que le texte des *Chimères*, avec son jeu complexe de variantes, résistait à cette méthode. Délivré de ces illusions, il vous montrait une autre voie, plus traditionnelle, plus exigeante, celle de l'histoire littéraire et de l'édition critique. Avec l'expérience, vous y avez ajouté le souci de la bonne vulgarisation, par exemple en rédigeant, à l'usage des étudiants, un manuel d'histoire de la littérature française du Moyen Âge à nos jours, initiative courageuse, qui illustre le sens du risque que je saluais.

Un chercheur prend toujours des risques, c'est le nerf de son combat. Et un chercheur en littérature prend un autre risque lorsqu'il se lance dans la biographie d'un écrivain. Ce défi, vous l'avez relevé avec Claude Pichois : la biographie de référence de Nerval a deux auteurs, Michel Brix et Claude Pichois. Dans votre carrière, Claude Pichois est la seconde rencontre importante que je voulais évoquer. Il vous a guidé dans les chemins escarpés de l'édition savante. Je sais que vous êtes resté très attaché à sa mémoire. Claude Pichois était une forte personnalité, un esprit libre, à la fois austère et joyeux, et d'une redoutable ironie. C'était un grand érudit, que les joutes interprétatives ne captivaient guère. Il restait de marbre devant les « lectures » tributaires des modes. Il n'aimait rien tant que la certitude d'un fait établi. Et la biographie que vous avez écrite en collaboration avec lui est exemplaire de cette

réserve, de cette prudence, qui anime le véritable historien. Loin d'une biographie romancée.

Il est un moment dans une biographie qui n'est plus tout à fait un moment de biographie, au sens où une biographie est un récit de vie. Ce moment, c'est la mort de celui dont le biographe a raconté la vie. Et la mort tragique de Nerval est la plus emblématique qui soit. C'est le moment où tout bascule, pas seulement dans l'existence de ce poète-là. Le 26 janvier 1855, dans la nuit où Gérard de Nerval se suicide, les autres grands poètes de ce siècle de poètes, ses confrères si j'ose dire, sont encore en vie, ses aînés, Vigny, Lamartine, Hugo, ceux qui sont plus ou moins de sa génération, Musset, Gautier, ou ses cadets, Banville, Baudelaire. Nerval est le premier à partir, comme on dit pudiquement, et il le fait en choisissant de le faire. Baudelaire dit quelques mots de cette mort discrète dans un texte sur Poe publié un an plus tard, jour pour jour, comme s'il voulait commémorer ce suicide :

Il y a aujourd'hui, 26 janvier, juste un an, – [...] un écrivain d'une honnêteté admirable, d'une haute intelligence, et qui fut toujours lucide, alla discrètement, sans déranger personne, – si discrètement que sa discrétion ressemblait à du mépris, – délier son âme dans la rue la plus noire qu'il pût trouver.

Tous les poètes mettent la mort dans leur œuvre. Nerval, lui, passe à l'acte, il fait le choix existentiel de placer la mort au-delà du rêve et de la vie. Il fonde une lignée de poètes qui ont décidé de souffrir différemment. Les autres romantiques sont des mélancoliques ou des désenchantés. Après Nerval ou comme lui, Baudelaire et Verlaine, Laforgue et Lautréamont, Corbière et Rimbaud, ont une autre souffrance, qui les rapproche de nous, qui nous les rend plus présents. Nous partageons leur blessure, qui est la blessure d'être né. Ce sont des orphelins du monde et Nerval est le premier d'entre eux.

Les biographes de Nerval que vous êtes, Claude Pichois et vous, abordez la question avec le regard de l'historien. Vous vous en tenez aux faits, aux documents. Ce principe de réserve laisse une latitude au lecteur, une latitude dont je viens d'user en désignant Nerval, poète suicidé, comme le fondateur d'une lignée de déclassés. J'aborde ce grand sujet, qui est une leçon de pessimisme. Mais nous sommes des historiens de la littérature et nous avons aussi un devoir d'optimisme. C'est une autre qualité que vous avez et que je veux signaler en concluant mon propos de bienvenue :

votre sens de la vie littéraire. Les textes ont leur vie et la littérature a la sienne. Et la vie littéraire affleure dans tout ce que vous écrivez. Le siècle romantique est un monde vivant, de réseaux, d'inimitiés, de rivalités et d'amitiés, de cafés et de cénacles, de salons et d'intrigues, de scènes de théâtre et de coulisses, de conflits et de combats, un monde de signes qui nous parlent. Nerval y est sans doute décalé, mais il fut aussi un acteur de cette vie littéraire pleine de bruit et de fureur. Et tout ce que vous écrivez, sur Nerval et sur d'autres, prend le pouls de ce corps collectif.

Les grands romantiques, les enchanteurs comme Chateaubriand, ou les engagés comme Victor Hugo, ou même les désenchantés comme Musset, pouvaient encore siéger dans une académie. Baudelaire a imaginé qu'il pouvait y être élu, avec le sens profond qu'il avait du malentendu. Nerval n'y a même pas pensé. Mais grâce à vous, et par son merveilleux génie, il est parmi nous.

Copyright © 2018 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

André Guyaux, *Réception de Michel Brix. Séance publique du 17 novembre 2018 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2018. Disponible sur : <www.arllfb.be>